

Thème latin

Rapport établi par Robert Gamon

On sait bien – mais on le redira tout de même – que cet exercice réunit deux exigences ☐ faire preuve de compétences précises dans la langue latine, mais aussi savoir comprendre et interpréter le texte français, afin que la traduction soit aussi signifiante que correcte. Le thème, comme la version – même si c’est dans le sens inverse – reste une discipline littéraire, autant que technique ☐ c’est ce qui fait son intérêt.

Or, le texte proposé cette année ne présentait pas de difficultés syntaxiques majeures ☐ phrases généralement courtes, donc peu de subordinations ☐ aucun problème de concordance des temps... Si d’aucuns ont pu le trouver difficile, c’est sans doute plus à cause de ses caractères stylistiques que de la construction de ses phrases. Dans ce passage de la fin des *Mémoires d’outre-tombe* (livre XLIV, chapitre 8), Chateaubriand use d’une prose libre et incisive, où l’on trouve moins de périodes classiques que de formulations imagées, raccourcies, d’une oralité insistante ☐ preuve en est le nombre des tournures exclamatives et interrogatives... Style oratoire qui pouvait justement être imité, à la manière d’un discours latin ☐ effets rhétoriques et *Brevitas* ☐.

À cet effort se sont attachés un certain nombre de candidats, dont les traductions contiennent, ici et là, d’heureuses trouvailles. Ce qui frappe, néanmoins, dans bien des copies, ce sont non seulement les maladroites maladresses d’expression (qui procèdent souvent d’un littéralisme maladroit), mais aussi une intelligence du texte défaillante, qui donne lieu parfois à de véritables contresens ☐ Quant aux notes les plus basses – très nombreuses – elles s’expliquent, comme toujours, par l’accumulation des barbarismes et des solécismes, qui révèle des connaissances pour le moins approximatives, et un manque évident d’expérience.

À titre de généralités, on rappelle que les tournures grammaticales ainsi que les choix lexicaux doivent se référer à la prose classique, celle de César et de Cicéron ☐ (sauf des termes culturellement marqués et pour lesquels il n’y a pas d’équivalent) ; que les phrases doivent être coordonnées entre elles par des conjonctions, des adverbes ou des relatifs de liaison ☐ que tous les mots ☐ doivent être traduits, même ceux dont le sens est le plus neutre (ainsi les articles et adjectifs indéfinis).

Enfin, on ne saurait trop recommander aux candidats de **présenter le texte de leur traduction avec la plus grande clarté ☐ interligne systématique, et écriture scripte si possible...** le déchiffrement de certaines copies relevant de la prouesse épigraphique...

On trouvera ci-dessous un commentaire succinct de chacune des phrases, suivi d'une proposition de traduction, parfois empruntée aux meilleures copies

Titre «Récapitulation de ma vie»

On rappelle qu'il est d'usage d'utiliser , soit la préposition *de* + abl., soit une subordonnée interrogative indirecte (dépendant du verbe *dicam* sous-entendu). Par ailleurs, la notion de «Récapitulation» devait être précisément exprimée

Traduction possible **Cur vitae meae memoriam repetierim**

Phrase I « L'ouvrage inspiré par mes cendres et destiné à mes cendres subsistera-t-il après moi »

L'image des «cendres» pouvait fort bien être conservée, sans être remplacée par d'autres emblèmes funéraires : les ossements ou les «Mânes»... Il était seulement nécessaire de lui adjoindre des verbes cohérents, que ce soit sous la forme participiale ou conjuguée.

«inspiré» plutôt que *natus*, *ortus* ou *generatus*, choisir un terme qui s'applique aux choses de l'esprit : *conceptus*, *injectus* ou *illatus*. Attention à la construction du complément, selon le verbe : ab +abl. s'il s'agit d'un complément d'origine, mais ablatif seul pour le complément d'agent (chose).

«destiné» *addictus* et *destinatus* sont meilleurs que *reservatus* et *factus*.

Pour la traduction de «subsister après...», le choix semble s'imposer entre *(per)manere* + un ablatif absolu (*in* *mortuo*) et *superesse* ou *superstes* +dat. la traduction par *post mortem meam* étant plus lourde

Supereritne mihi liber cujus consilium e cineribus meis cepi, quique ad cineres meos pertinet

Phrase II «Il est possible que mon travail soit mauvais il est possible qu'en voyant le jour ces Mémoires s'effacent du moins les choses que je me serai racontées auront servi à tromper l'ennui de ces dernières heures dont personne ne veut et dont on ne sait que faire»

L'idée de possibilité pouvait être rendue de plusieurs manières expression *feri potest ut* (non un simple *potest esse*); *fortasse* +ind. *forsitan* +subj...ou, plus simplement, le subjonctif potentiel.

Pour «travail», attention à la confusion sur *labor*, faux ami, qui exprime la notion d'effort et de peine. La métaphore du «bour» appliquée à la publication d'un livre, ne semble pas avoir son équivalent en latin le seul verbe *edere* suffit.

On a accepté *Memoriae* pour le titre cité par Chateaubriand quoique ce mot, en latin, ait plus le sens d'annales officielles que de journal personnel par référence aux ouvrages de César, *commentarii* nous semble meilleur.

«Auront servi à» le double datif *usui esse alicui* n'est pas justifiable puisqu'il n'y a pas de destinataire personnel il fallait employer *prodesse ad* +acc.(avec adjectif verbal pour «tromper l'ennui»)...Mais plutôt que cette formule littérale, pourquoi ne pas recourir à un ablatif absolu, à sens circonstanciel de moyen

«Tromper l'ennui» signifie ici l'alléger, l'éviter ou y échapper *fallere* n'a de sens métaphorique qu'en poésie ou latin post-classique. La seconde relative qui clôt la phrase est complétée d'une subordonnée interrogative indirecte, qu'il ne fallait évidemment pas traduire littéralement par *quid facere* sous peine de commettre un solécisme de mode. Attention à la coordination négative, à exprimer par *nec/neque*, avec un indéfini positif.

Fortasse autem hoc opus omni arte caret fortasse hi Commentarii, ut primum editi erunt, evanescent rebus quidem gestis sic mihi narratis, taedium adlevatum erit earum ultimarum horarum, quae nemini placeant, nec quibus quisquam sciat quomodo utatur.

Phrase III « Au bout de la vie est un âge amer rien ne plaît, parce qu'on n'est digne de rien bon à personne, fardeau à tous, près de son dernier gîte, on n'a qu'un pas à faire pour y atteindre à quoi servirait de rêver sur une plage déserte quelles aimables ombres apercevrait-on dans l'avenir fi des nuages qui volent maintenant sur ma tête ».

« Au bout de » pouvait être traduit par un adjectif de position accordé à « Vie », selon la règle *summa arbor* complément de temps à l'abl., en principe sans préposition mais le latin admet parfois *in* ...ce qui évitait dans ce cas la confusion avec un nominatif, dont *aetas* serait attribut. L'ablatif absolu *vita confecta* fait partiellement faux sens (si la vie est « achevée » il n'en reste plus rien).

Le parallélisme entre les deux expressions nominales « Bon à personne, fardeau à tous » était à rendre, par exemple par un *cum...tum...* les mots « Bon » et « Fardeau » pouvaient être traduits par des adjectifs opposant utilité et inutilité, ou faveur et défaveur *utilis/ inutilis/ gratus / gravis*.

« À quoi servirait...apercevrait-on... » on sait l'ambiguïté du conditionnel français, qui peut correspondre aussi bien au potentiel qu'à l'irréel du présent. Or, dans le texte, la tonalité est pour le moins désabusée, ce qui justifie plutôt l'emploi du subjonctif imparfait.

Attention à l'expression «*Un seul pas à faire*», qui a souvent donné lieu à ce solécisme «*unum gradum faciendum est*, alors que le mot *gradus* est bien masculin et devait être employé, ainsi que l'adjectif verbal, au nominatif. Par ailleurs, il y avait moyen de rendre l'expression restrictive d'une manière moins lourde que par *unus* et l'adjectif verbal...

«*Rêver...les ombres...les nuages...*» sont des termes marqués littérairement leur traduction devait aller dans le sens de l'imaginaire romantique ainsi «*Rêver*» ne désigne pas tant les songes issus du sommeil que les rêveries éveillées du promeneur solitaire.

Enfin, l'interjection «*Hi*» pouvait être rendue soit par un équivalent latin («*ex hem*»), soit un subjonctif jussif («*abeant*»), soit un verbe plus explicatif («*despicio, contemno, non curo...*»).

Extrema enim vita, acerbum tempus agitur nihil libet ei qui nulla re dignus sibi videtur cum nullis grato, tum omnibus gravi, tam propinquo ultimae sedi, ut satis sit ad eam petendam unum gradum facere tum quid prodesset animo vagari in cujusdam litoris solitudine? quae jucundae imagines in futuro conspicerentur quam pro nihilo hae nubes quae nunc super caput meum volitant

Phrase IV «*Une idée me revient et me trouble ma conscience n'est pas rassurée sur l'innocence de mes veilles je crains mon aveuglement et la complaisance de l'homme pour ses fautes.*»

«*Une idée*» plutôt que de traduire par un substantif abstrait comme *cogitatio* (l'action de penser), il vaut mieux utiliser une expression usuelle comme *in mentem venire*, avec pour sujet un démonstratif neutre.

«*Rassuré sur l'innocence de mes veilles*» la tournure attendue est une interrogative indirecte.

«*je crains mon aveuglement et la complaisance...*» là encore, on préférera des subordonnées complétives à de simples substantifs. Pour «*aveuglement*», *caecitas* seul est trop littéral au moins lui adjoindre *animi* ou *mentis*.

La phrase marque une opposition entre «*mon aveuglement*» personnel de l'auteur et «*la complaisance*», qui est un trait général de l'humanité on ne pouvait éluder cette distinction en confondant, comme l'ont fait plusieurs candidats, le «*je*» avec «*l'homme*» (ex «*Ue caecus fuerim aut, tamquam homo, peccatis meis indulserim*»

Hoc autem mihi in mentem venire ac commovere solet mihi sum conscius me esse incertum an nocuerim cum quid elucubrarem timeo ne ipse erraverim, neve culpis suis quisque indulgeat.

Phrase V «Ce que j'écris est-il bien selon la justice? La morale et la charité sont-elles rigoureusement observées? Ai-je eu le droit de parler des autres? Que me servirait le repentir si ces *Mémoires* faisaient quelque mal?»

Cette suite de questions était l'occasion d'appliquer les règles concernant l'interrogation: on rappelle que le *-ne* enclitique se place à la suite du premier mot de la proposition, substantif, adjectif ou verbe (non les prépositions, démonstratifs, relatifs...etc.). On pouvait employer aussi *an* pour marquer une nuance de doute: en revanche *num*, qui appelle une réponse négative, semble moins logique, puisque les questions expriment toutes un sentiment diffus de culpabilité.

Deux adverbes à bien comprendre: le «*benè*» de la première question signifie «*réellement*», «*de fait*» et ne devait pas se traduire par un simple *bene* ni même par *recte*: le «*rigoureusement*» de la deuxième question pouvait être rendu par ce dernier adverbe, plutôt que par *restrictè* au sens ambigu («*avec mesure*»).

Le terme de «thorale» ne pouvait être traduit par un simple *mores* encore fallait-il les qualifier de *boni officia*, au sens de «devoirs thoraux» semble plus approprié quant à «charité», il a un sens pour Chateaubriand un sens spécifiquement chrétien qu'on ne pouvait traduire autrement que par *caritas*.

Attention à la traduction de «des autres»: *alteri* constituait un faux sens évident mais *alii* ne convenait pas non plus puisqu'il signifie «d'autres» pour «les autres», c'est bien *ceteri* qu'il fallait employer.

An justitiae quod scribo vere congruit an officia caritasque recte observantur an jure de ceteris sententias dixi quid mihi prodesset me paenitere, si hi Commentarii aliquid nocerent

Phrase VI «Ignorés et cachés de la terre, vous de qui la vie agréable aux autels opère des miracles, salut à vos secrètes vertus»

Cette apostrophe constituait le seul passage un peu délicat à traduire par une audace stylistique, le mémorialiste construit les deux participes passés «Ignorés et cachés» avec le même complément «de la terre», alors que seul le premier peut le commander grammaticalement. Faute d'équivalent latin, on ne pouvait guère que dissocier les deux participes et les traduire indépendamment l'un de l'autre : «Vous qui êtes ignorés de...», pouvait être rendu par *ignotus* + dat. «Qui restez cachés...», exprimé par des participes comme *abditus* ou *absconditus*, sans complément.

En tout cas le complément d'agent à l'ablatif faisait faux-sens on a accepté, à la rigueur, le génitif d'appartenance et le complément de lieu avec *in* +abl.

«De la terre» ne pouvait être traduit littéralement il s'agit plutôt ici du monde ou de l'humanité. De même, le «salut» n'est pas une formule de salutation, du type *vale* ou *salve* (impératifs qu'il aurait au moins accorder au pluriel) encore moins un souhait de prospérité pour les vertus, du type *valeant* ou *salvae sint*. Le sens en est clair l'auteur rend hommage aux vertus simples des bienheureux, par opposition à ses propres talents littéraires: il fallait donc user d'un verbe d'éloge.

O vos, hominibus ignoti atque abditi, quorum moribus altaria delectantur prodigiaque efficiuntur, occultas virtutes vestras collaudo

Phrase VI «Ce pauvre, dépourvu de science, et dont on ne s'occupera jamais, a, par la seule doctrine de ses mœurs exercé sur ses compagnons de souffrance l'influence divine qui émanait des vertus du Christ.»

Dans cette fin du texte, les références chrétiennes s'accumulent le «pauvre» au sens évangélique («*Beati pauperes spiritu*»), la «souffrance», qui ressemble à la Passion, enfin «les vertus du Christ» lui-même ne pas craindre de traduire explicitement, et par des expressions religieuses, des termes qui, de toute façon, n'ont pas leur équivalent en latin classique. Ainsi, inutile de traduire Christ par la périphrase «fils de Dieu»...qui ne signifiait rien pour les anciens.

«la seule doctrine de leurs mœurs» traduction par *solus* maladroit. l'expression *nihil aliud nisi* est plus latine. si l'on veut garder le substantif «doctrine», *disciplina* est préférable à *doctrina*.

«les compagnons de souffrance» il semble assez maladroit de traduire par *comes* ou *socius*, directement construits avec le génitif du mot traduisant «souffrance» il vaut mieux développer l'expression par une relative.

Nam ille pauper vir, quamvis scientiae inops sit, cui numquam ulla opera dabitur, nullo alio modo nisi moribus suis docendis, habuit in eos qui eadem passi sunt divinam auctoritatem quae e Christi virtutibus emanaret.

Phrase VIII «Le plus beau livre de la terre ne vaut pas un acte inconnu de ces martyrs sans nom dont Hérode avait mêlé le sang à leurs sacrifices.»

«Le la terre» encore une fois, à ne pas traduire littéralement il suffisait de renforcer le superlatif par *quam, vel, unus*, ou bien de le compléter par un partitif.

Traduction de «les indéfinis *aliquis* et *quidam* font faux sens il ne s'agit pas ici de «l'importe lequel ni «l'un certain», mais du sens restrictif de «les», par antithèse avec le superlatif «le plus beau livre de la terre» il pouvait s'exprimer soit par *unus, un seul*, soit par *ullus, le moindre*

«Des martyrs» fait bien sûr écho à un autre ouvrage de Chateaubriand le vocable chrétien doit être employé, même s'il n'est pas classique (*martyr, yris* à ne pas confondre avec *martyrium, ii, n. le martyre*). Mais l'allusion ne peut concerner ici que des personnages de l'Ancien Testament, qu'Hérode le grand avait fait massacrer (peut-être des membres de la famille rivale asmonéenne).

Quoi qu'il en soit, «leurs sacrifices» ne peut désigner logiquement que les rites accomplis par les «martyrs» et non les meurtres commis sur eux par Hérode, ce qui constituerait un pléonasme avec «mêlé le sang».

Itaque omnium praeclarissimus liber non est instar ullius incognitae rei quam gesserunt illi ignobiles martyres, quorum cruorem Herodes eorum sacrificiis miscuerat.

On voit bien avec ce texte, comme avec tous ceux dont le style n'est plus conforme à la rhétorique classique, directement héritée de l'antiquité, que se posent des problèmes de transposition et d'adaptation. Il s'agit à chaque fois de trouver l'équivalent en latin de telle ou telle expression, non de traduire celle-ci telle quelle.

La tendance générale de ce style – qu'on ose qualifier de moderne même s'il remonte au XIX^e siècle – est à la phrase nominale, ou du moins à l'enchaînement de groupes nominaux, très lourds si on les transpose directement en latin. Pour compenser, on cherchera donc, dans certains cas, à rétablir les verbes et à former des subordonnées. C'est ce que nous avons fait dans la phrase IV, avec l'interrogative indirecte, la proposition par *cum*, et la complétive dépendant du verbe de crainte, qui n'alourdissent pas le style, bien au contraire.

Sans vouloir «latiniser de force» le texte à traduire, on peut tout de même tenir compte de certains idiomatismes – ainsi l’usage du passif, de préférence à la voix active, spécialement quand l’action n’a pas pour sujet une personne. Aussi avons-nous employé le passif personnel dans la phrase II avec «*aedium adlevatum erit*» la phrase III avec «*tempus agitur, unus gradus faciendus est et imagines conspicerentur*» la phrase V avec «*lalaria delectantur*» et «*prodigia efficiuntur*» la phrase VI avec «*opera dabitur*» ce qui constitue, dans plusieurs cas, le meilleur moyen de traduire «un» ou une notion de généralité.

Cela n’est qu’un exemple, parmi tant d’autres, de la manière à la fois prudente et inventive, dont on peut tenter d’ajuster la traduction latine sur le texte originel, afin de jeter, ici comme ailleurs, un pont entre deux univers culturels. En guise de conclusion, et pour donner aux candidats futurs une perspective de travail, nous voudrions citer les judicieux propos de Paul Ricoeur dans un de ses derniers articles (pour *Le Monde*, 25 Mai 2004) :

«La traduction, c’est la médiation entre la pluralité des cultures et l’unité de l’humanité...elle ne se réduit pas à une technique – elle constitue un paradigme pour tous les échanges...Il n’y a pas d’intraduisible absolu – malgré son inachèvement, la traduction crée de la ressemblance là où il ne semblait y avoir que de la pluralité.»